

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME DOUZIÈME

1895

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE
PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS
G. MASSON, LIBRAIRE
20, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1894

fait un travail à ce propos il y a une quinzaine d'années. Ces aliénements ont été détruits en partie par le propriétaire du terrain, M. Saint-Victor.

La séance est levée à 6 heures.

COURS D'ETHNOLOGIE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

LEÇON D'OUVERTURE

PAR M. ERNEST CHANTRE

Ce n'est pas sans quelque émotion que je prends de nouveau la parole dans cette enceinte où déjà j'ai eu l'honneur d'enseigner les éléments des sciences anthropologiques devant un public nombreux, assidu et sympathique. Cet enseignement institué près la faculté des sciences, sur la proposition de mon illustre maître Broca, a été interrompu pendant quelques années, par suite de circonstances diverses.

Au Muséum, l'anthropologie n'a pas cessé d'être étudiée et enseignée, depuis près de vingt ans (et tous ceux qui ont compris l'intérêt de cette science y sont venus) et y viennent chaque jour puiser des renseignements dans les collections, dans le laboratoire et la bibliothèque spéciale que j'y ai créés et qui sont largement ouverts à tous les travailleurs.

L'anthropologie est enseignée officiellement en France depuis 1870, mais ce ne fut d'abord qu'au muséum de Paris, et au point de vue seul de l'histoire naturelle que l'on y étudia l'homme. Peu à peu, mon savant maître de Quatrefages étendit le cadre restreint de l'enseignement de son prédécesseur et fit entrer l'ethnologie dans son programme.

Ce n'est qu'en 1859 que la science de l'homme prit une sérieuse extension. Un groupe de savants fondait la Société d'anthropologie qui devait, vingt ans plus tard, présider à la création de l'école d'anthropologie.

Subventionnée par quelques riches citoyens et par la ville de Paris ensuite, cette institution qui compte actuellement onze chai-

res est devenue une annexe de l'Université, puisque la plus grosse part de ses ressources lui vient du Ministre de l'Instruction publique.

Tout le monde sait que la plupart des Universités du monde possèdent des chaires d'anthropologie. Il en existe un très grand nombre en Amérique et en Europe : de Pétersbourg à Naples, cet enseignement fonctionne depuis plusieurs années dans toutes les Universités de quelque importance.

La Russie a créé, il y a deux ans déjà, une chaire d'anthropologie générale à Tomsk, en Sibérie, et une d'ethnologie à Kazan, sur la lisière de cette vaste région.

L'Université de Lyon qui, la première en France, avait vu en 1881 ajouter à ses programmes l'étude des sciences anthropologiques, a voulu, ces temps derniers, rendre à cette branche des connaissances humaines, la place qui lui est due.

C'est grâce à l'initiative de la Faculté des lettres qui montre, par la richesse et la variété exceptionnelle de son enseignement, son activité juvénile et féconde, qu'a été obtenu ce résultat.

Guidée par l'esprit le plus élevé et le plus libéral, la Faculté des lettres, toujours soucieuse d'augmenter le champ de son action sur l'activité intellectuelle de notre pays, a revendiqué hautement, comme appartenant à son domaine, l'étude de l'homme à l'état de société évolutive, dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire l'ethnologie.

Comme l'un des plus anciens représentants en France des sciences anthropologiques, je remercie bien sincèrement la Faculté des lettres de son heureuse initiative.

Personnellement, je la prie de recevoir l'expression de ma gratitude la plus grande pour la confiance qu'elle m'a témoignée, en me désignant au ministre pour ce nouvel enseignement.

Je remercie cordialement ses vaillants professeurs de l'unanime sympathie avec laquelle ils m'accueillent parmi eux.

Je dois aussi de vifs remerciements à M. le ministre de l'Instruction publique, à M. le Directeur de l'enseignement supérieur et à M. le Recteur de l'Université de Lyon pour leur haute bienveillance à mon égard.

Qu'il me soit permis enfin d'adresser l'expression de ma reconnaissance à la Société des amis de l'Université qui a bien voulu subventionner le cours d'ethnologie.

Je dois maintenant, sans tarder davantage, aborder le sujet que je suis chargé de vous enseigner, mais je crois qu'il est indispensable de répondre tout d'abord à cette question que la plupart d'entre vous se sont déjà posée. — Qu'est-ce donc que l'ethnologie?

Jusqu'à ces derniers temps on confondait l'anthropologie, l'ethnologie et l'ethnographie. Au point de vue étymologique la confusion est presque permise : car, en définitive, si anthropologie signifie : Discours sur l'homme, ethnographie s'entend de la description des peuples, et ethnologie, d'un discours sur les peuples.

A une époque où l'homme n'était guère étudié que par quelques hardis philosophes, quelques rares naturalistes voyageurs ou des médecins curieux, l'une ou l'autre de ces désignations suffisait et pouvait être employée indistinctement.

Les philosophes grecs appelaient anthropologistes ceux qui discourent sur l'origine et la nature de l'homme.

A une époque plus rapprochée de nous, en 1772, Diderot et d'Alembert donnaient le nom d'anthropologie à un traité sur l'homme.

Kant écrit en 1788 un livre de psychologie qui a pour titre : *Essai sur l'Anthropologie*.

Depuis Blumenbach le nom d'anthropologie a été appliqué par les naturalistes à la branche des sciences naturelles qui traite de l'homme, comme le mot de zoologie a celle qui traite de tout le reste de la nature animale.

Pour Broca qui voyait les choses de plus haut, l'anthropologie était la science qui a pour objet l'étude du groupe humain considéré dans son ensemble et ses rapports avec le reste de la nature.

On l'a définie aussi : *la science de l'homme*. Cette définition est trop large, car l'homme est un sujet trop multiple, et il y a d'autres sciences qui peuvent être appelées sciences de l'homme, entre autres la médecine, dans son acception la plus générale, comprenant l'anatomie, la physiologie, la médecine proprement dite, la

chirurgie, toutes sciences qu'on enseigne à la Faculté de médecine.

Broca nous disait ici même en 1878 : « L'anthropologie et la médecine étudient le même être ; elles l'étudient par des moyens très analogues et même identiques jusqu'à un certain moment. Toutes deux reposent sur l'observation, sur l'étude anatomique de l'homme. Quel est le sujet de l'observation ? c'est l'individu, car on ne peut observer un groupe. On observe les individus un à un ; on peut ensuite déduire la synthèse. La médecine et l'anthropologie se ressemblent par l'observation, c'est plus qu'un point de contact, c'est une base commune. Voici maintenant leur différence : la médecine étudie l'individu par rapport à lui-même, comme devant se représenter toujours le même, et elle se sert des résultats qu'elle obtient pour soigner l'individu, pour le préserver, ce qui est mieux, et pour le guérir s'il tombe malade. Voilà le but de la médecine ; elle se rapporte à l'individu. L'anthropologie étudie l'individu par rapport au groupe. Les deux sciences ont une telle connexité qu'elles doivent avoir les mêmes principes d'observations, la même méthode de recherche ; donc l'histoire de l'une sert à éclairer la marche de l'autre. »

Mais il a reconnu lui-même que, si l'homme doit être étudié au point de vue biologique il possède en-dehors de ses caractères physiques des caractères qui échappent en partie au domaine des naturalistes et des médecins.

Ce sont ceux que l'on doit appeler : caractères de l'ordre historique, social, intellectuel et moral.

La science a marché et les observateurs se sont spécialisés à mesure que leur nombre augmentait ; l'on s'est aperçu alors qu'autour de l'anthropologie générale comme autour de la médecine se trouvaient toute une série de sciences qui concouraient à faire connaître l'homme aux divers points de vue auxquels on se place.

C'est ainsi que l'on a groupé sous le nom de sciences anthropologiques les sciences qui peuvent éclairer l'histoire de l'humanité au point de vue biologique et sociologique.

L'anthropologie biologique faisant partie du domaine exclusif

des naturalistes et des médecins, nous n'avons pas à nous y arrêter pour le moment, quoique nous n'ayons pas à nous désintéresser de la morphologie des races.

Voyons ce que l'on doit entendre par ethnographie et ethnologie.

Le mot d'ethnographie qui a été employé pour la première fois en 1826 par Balbi dans le titre d'un ouvrage intitulé : *Atlas ethnographique*, fut confondu à l'origine avec la linguistique ainsi que l'atteste la définition suivante de Wisseman, en 1830 : *Classification des races par l'étude comparée des langues*.

Cette manière d'envisager l'ethnographie a prévalu fort longtemps, car la plupart des classifications des peuples sont encore basées sur les caractères exclusifs des langues.

Ce n'est que depuis que les voyages se sont multipliés, et que les observations sociologiques et morphologiques se sont répandues, que l'on a compris que ce seul caractère linguistique était insuffisant.

Un peuple peut voir changer son idiome national par la volonté d'un vainqueur, ou le changer lui-même pour la commodité de ses relations ou sous l'influence d'un voisin plus puissant, mais il ne peut pas aussi facilement modifier ses caractères sociaux, et il ne peut, en aucun cas, modifier ses caractères morphologiques, comme, par exemple, la couleur de sa peau, de ses yeux, de ses cheveux, la forme de sa tête ou de son nez.

Pour nous, l'ethnographie, c'est l'étude des caractères sociaux, industriels, artistiques, intellectuels et moraux des peuples.

Un musée ethnographique est une collection d'objets relatifs aux usages et aux mœurs des peuples actuels comme un musée archéologique est une collection d'objets ayant appartenu à des peuples anciens.

Quant au mot d'ethnologie, il est plus moderne. Ce fut en 1839 qu'il fut employé pour la première fois par une société qui précéda à Paris la Société d'anthropologie. Son programme était l'étude de l'organisation physique des races, leurs caractères intellectuels et moraux, leurs langues et leurs traditions historiques.

Pour nous comme pour Broca, l'ethnologie est la description particulière et la détermination des races humaines, l'étude de

leurs dissemblances et de leurs ressemblances sous le rapport morphologique comme sous le rapport intellectuel et moral, la recherche de leurs affinités, de leur répartition géographique dans le présent et dans le passé historique, de leurs croisements et de leurs migrations, de leur rôle historique, etc.

La paléethnologie, c'est l'étude des mêmes caractères dans les temps préhistoriques.

Mais pour arriver à ces résultats, il faut mettre en œuvre toutes les autres connaissances acquises sur les races que l'on veut étudier.

Le cadre des éléments d'informations auxquels l'ethnologie doit s'adresser étant ainsi établi, il nous reste à indiquer le programme que nous avons choisi.

Partant de ce principe que l'ethnologie est reconnue parmi les connaissances humaines comme une des branches complémentaires les plus importantes de l'histoire et de la géographie, nous avons cru devoir commencer notre enseignement ici par l'étude des races qui ont joué le plus grand rôle dans l'histoire. Et à ce point de vue spécial, nuls autres peuples que ceux de l'Asie ne sauraient avoir notre préférence.

N'est-ce pas, en effet, en Asie que nous apparurent les premières lueurs de l'humanité?

Ces lueurs, d'abord bien faibles, ne nous font nulle part assister, il est vrai, d'une manière certaine, à l'origine des sociétés et à leur premier développement, mais à mesure que l'on s'avance vers les temps historiques, on commence à apercevoir, dans un lointain crépuscule, des renseignements ethnologiques qui peu à peu perdront leurs formes indécises et mal arrêtées.

Déjà, à une époque qui oscille entre 4000 et 2000 ans avant notre ère, se montrent quelques groupes de populations réunies en sociétés régulières.

C'est à l'est du grand plateau où se constitue la monarchie chinoise et au midi du plateau bactrien, dans le Pendjah, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate que se produisent tout d'abord ces manifestations sociologiques qui doivent avoir une si haute portée sur

l'ethnologie et la civilisation tout entière de l'Asie, de l'Europe et même du reste du monde.

Que de merveilleuses découvertes archéologiques ne nous ont-elles pas donné déjà, ces contrées de la Chaldée et de la Babylonie, et quelles surprises ne nous ménagent-elles pas encore?

Combien sont peu connues ces émigrations qui sont venues à tant de reprises, modifier la composition ethnique de l'Asie occidentale et la civilisation de l'Europe.

Le voile qui nous dérobe les peuples de l'Asie centrale n'est pas encore complètement levé pour nous. Quant aux misérables tribus du nord, ce n'est que bien plus tard que leur existence nous sera révélée.

Il est probable que l'Asie contient les deux tiers de la population du monde, mais ces multitudes sont loin d'être uniformément réparties sur l'immense territoire du continent. Elles se distribuent suivant les conditions du sol et du climat, et l'on peut dire d'une façon générale que leur densité est en proportion de l'abondance des pluies.

Là où manquent l'humidité et, par conséquent, les plantes, les hommes manquent aussi.

Le dixième environ de l'Asie est couvert de sables, de rochers ou de glaces, et, dès lors, inhabitable.

Plus de la moitié de la population se trouve au sud et à l'est de l'Asie, dans un espace qui ne représente pas le sixième des terres émergées.

Isolés les uns des autres par des plateaux, des montagnes, des déserts sans eaux, les peuples de l'Asie ont dû rester beaucoup plus distincts que ceux de l'Europe.

Quelles que soient les origines des Européens, quelles que soient aussi leurs rivalités de nation à nation, ils n'en ont pas moins la conviction d'appartenir à la même branche de l'humanité, et, de race à race, de Slaves à Finnois, de Turks à Albanais, les mélanges se sont faits de manière à effacer en maints endroits les différences primitives.

En Asie, les croisements sont loin d'avoir accompli leur œuvre avec autant d'intensité. Au nord, des mélanges ethniques nombreux

se sont opérés pourtant entre Turks et Mongols; au sud et à l'ouest, Turks, Semites et Iraniens se sont fondus çà et là en nations dont il est difficile de reconnaître maintenant les éléments constitutifs.

Il n'y a plus sans doute en Asie depuis des milliers d'années, sauf peut-être aux îles Andamans et en Arabie, des hommes appartenant à une source ethnique réellement pure.

Mais que de contrastes pourtant encore sur la plus grande partie de ce continent ?

Les diverses peuplades réunies sous le nom général de Touraniens ou de Mongols forment, pour la plupart, des groupes distincts, séparés des autres peuples par leur physionomie, leur genre de vie et leur manière de penser.

Au nord de l'Ancien Monde, les Samoyèdes, les Ostiaks et d'autres tribus sibériennes sont des sous-races bien distinctes.

A l'est, les Mandchous et les Tougouses, et, à l'ouest, les Kirghiz et les Tatars représentent la souche Turk.

Les Mongols et les Bouriates au centre du continent sont considérés comme le type de la race mongolique ou race jaune ou encore ouralo-altaïque.

Sur les hauts plateaux du sud, les Thibétains forment également une sous-race à part, qui, ainsi que les Chinois, si différents, à tous égards, de tous les autres groupes humains, appartient à cette importante race mongolique.

Au sud-est, les Malais constituent un autre type, qui diffère complètement de ceux des autres Asiatiques, principalement dans la péninsule de Malaca et les îles de l'Indochine.

Il en est de même des Arabes, qui forment, avec les Juifs, la plus grande partie de la race dite sémitique.

Ceux-ci ont maintenu dans sa pureté leur type primitif.

Les races de l'Inde se sont superposées, et, quoique vivant dans le même pays, les divers groupes ethniques, divisés en castes nécessairement ennemies, ont pu se développer côte à côte, sans mêler leur sang ni leurs idées.

Les poèmes sacrés des Hindous nous apprennent comment les races dites nobles eurent à lutter contre les races dites inférieures,

à peau noire, à nez épaté ou sans nez, comme les anasikas, les singes et les mauvais génies.

La lutte a cessé maintenant, mais une barrière infranchissable sépare les castes ennemies.

Si l'on envisage l'Asie au seul point de vue sociologique, on verra que les contrées du Sud et de l'Est sont actuellement le domaine des populations policées, tandis que les contrées du Nord sont encore le partage de tribus sauvages en partie nomades, venant chercher dans les plaines et sur les plateaux de l'Asie centrale, dont la richesse laisse pourtant bien à désirer, la subsistance que leur refuse le sol de leur patrie.

Malgré la rudesse du climat et la pauvreté du sol, les montagnes élevées de l'Asie centrale ont été souvent désignées comme le berceau de l'humanité. L'influence des récits naïfs auxquels sont dues ces croyances se fait encore sentir dans plus d'un ouvrage qui passe pour scientifique.

Il semblait naturel que ces hauts sommets, résidence des Dieux immortels, eussent été aussi le séjour des premiers hommes créés par eux. Il paraissait très plausible d'admettre que leurs migrations eussent suivi le cours des fleuves qui prennent naissance au pied des glaciers des cimes élevées de ces régions.

Les Hindous regardant vers le Nord croyaient voir sur leurs monts Mérou, dont la majesté les éblouissait, le berceau de leurs aïeux.

L'Ararat d'Arménie dominant de son cône neigeux un immense horizon de monts et de plaines, fut également pour de nombreux peuples le premier sol que foula le père universel des hommes.

Les montagnes enfin qui forment le faite de séparation entre l'occident et l'orient de l'Asie, et que l'on a appelées le *toit du monde* furent vénérées et considérées comme le point de départ des nations qui se sont répandues sur l'Asie occidentale et sur l'Europe.

On a considéré ces plateaux inhabités et inhabitables, ainsi que l'ont démontré de nouveau les récentes explorations des Prejvalski, des Capus et des Bonvalot, comme le berceau des milliards et des milliards d'hommes qui depuis les origines aryennes ont vécu à l'ouest du Pamir.

Ces illusions paraissent désormais dissipées, et ce n'est plus dans les régions glacées que les peuples cherchent le berceau de leurs ancêtres.

Les mythes et les traditions fournissent certes à la géographie ancienne et à l'histoire de précieux indices, mais il est périlleux de les prendre pour guide.

Personne ne soutient plus la théorie qui faisait descendre des hauts plateaux dénués de végétation et des vallées en partie désertes de l'Asie centrale, les peuples qui ont donné naissance aux nations asiatiques et européennes.

Mais, direz-vous, si l'on doit renoncer à trouver dans ces régions le berceau du genre humain, où donc faut-il le placer ?

Cette question, comme tous les grands problèmes, a donné lieu aux théories les plus diverses, et de nos jours encore elle est loin d'être tranchée. C'est que, il faut bien le reconnaître, elle est intimement liée à celle de l'origine de l'espèce humaine.

L'homme a voulu de tout temps sonder le problème de ses origines. Si les traditions et les cosmogonies nous offrent toutes un récit de la création et de la naissance du premier homme, la science moderne et positive s'inquiète des commencements de l'espèce humaine, et s'efforce de soulever un coin du voile que les siècles ont jeté sur les premiers phénomènes de son apparition sur notre planète.

A la recherche du pourquoi a succédé celle du comment; mais les hypothèses mises en avant, tout en demeurant sur le terrain scientifique, n'en sont pas moins vivement, ni moins ardemment discutées.

Trois théories sont en présence et se partagent la faveur des savants.

Le monogénisme, le polygénisme et le transformisme.

Le monogénisme est le système qui, d'accord avec nos traditions religieuses, admet l'unité de l'espèce humaine, issue d'un seul couple, créée à une époque inconnue, dans des conditions que l'on ne sait pas, par une volonté surnaturelle ou par une force indéterminée.

M. de Quatrefages fut l'un des plus éminents défenseurs de cette

doctrine qu'il soutint avec une science, une bonne foi et une loyauté dignes de tous éloges.

L'argument principal en faveur de cette théorie est tiré des phénomènes très sérieux et indéniables produits par l'influence des milieux, des croisements et des migrations.

Il est certain que les types humains ne présentent pas une fixité rigide; ils se modifient sous l'action des climats, de la nourriture, des circonstances extérieures en un mot.

S'ils se combinent par des mariages, ils donnent le jour à de nouveaux types qui, avec le temps, dans des conditions nouvelles et à la suite d'unions avec d'autres types, se transforment encore et arrivent à différer étonnamment de leurs premiers procréateurs.

Cette facilité de croisement et ses résultats étaient aux yeux de M. de Quatrefages, la preuve la plus frappante de l'unité de l'espèce humaine.

On objecte à ce système que l'influence des milieux et des croisements, si considérable qu'elle soit, n'est pas suffisante pour expliquer les différences énormes qui existent entre certains types humains, que l'histoire, en nous signalant des transplantations de peuples, nous les montre conservant la majeure partie de leurs caractères ethniques.

On objecte encore, et c'est là un argument formidable, que, si loin que l'on remonte dans le temps, jusqu'à l'aube des âges préhistoriques, jusqu'aux temps quaternaires, on a tout lieu de croire que dans les régions observées, c'est à-dire l'Europe occidentale, existaient déjà plusieurs types humains.

L'opinion contraire qui porte le titre de polygénisme a eu pour principal défenseur le célèbre naturaliste suisse, Agassiz. Pour lui, les races humaines forment une famille zoologique divisée en plusieurs espèces bien cantonnées.

Il estime que l'homme a été créé par nations, présentant déjà tous leurs caractères distinctifs et parlant leur propre langage.

La théorie d'Agassiz a fait son temps et si nous l'avons exposée, c'est parce qu'elle a été le point de départ d'un autre système qui,

sans être aussi affirmatif que celui du naturaliste suisse, a eu d'éminents défenseurs.

Les anthropologistes qui ne pouvaient admettre le monogénisme ont penché vers un polygénisme moins accentué.

Frappés de la fixité des types, au moins dans la période que nous connaissons, ils ont conclu que l'homme pourrait avoir eu des origines multiples; que les forces naturelles et les circonstances qui ont déterminé son apparition sur le globe ont pu se produire sur divers points de la terre.

Rien n'est venu jusqu'à ce jour ruiner cette supposition, qui, tout en conservant son caractère hypothétique présente beaucoup plus de vraisemblance que la théorie de l'origine unique de l'humanité, c'est-à-dire le monogénisme.

Il est enfin une troisième théorie très célèbre : nous voulons parler du transformisme. Celle-ci a le mérite d'être plus scientifique et d'être celle qui satisfait le mieux les esprits anxieux de trouver la vérité.

L'auteur de cette théorie est le savant naturaliste français Lamarck, qui vivait à Paris au commencement de notre siècle.

Il écrivait en 1809 : « L'espèce n'existe pas, car elle varie à l'infini. »

Ce que nous appelons des espèces se produit par des transformations successives des types les plus simples jusqu'à l'homme, en passant par les singes.

C'est par suite de l'adaptation des organes, aux conditions d'existence que ces modifications se produisent, que les types se transforment et s'élèvent.

Cuvier, au nom de l'orthodoxie religieuse, condamna et étouffa presque en France la nouvelle doctrine, malgré les efforts de Geoffroy-Saint-Hilaire qui démontra l'influence évidente des milieux.

A l'étranger, elle fut acceptée, et Goëthe, qui était naturaliste avant d'être poète, prit sa défense.

Plus tard, Darwin, reprenant la théorie de Lamarck publia son livre intitulé : *La descendance de l'homme et la sélection naturelle*.

Le point de départ du système du naturaliste anglais est l'application de la sélection en vue de la lutte pour l'existence que Lamarck avait entrevue.

La sélection s'opère en présence des influences des milieux ; les plus faibles disparaissant, et les plus forts résistant constituent des types supérieurs qui, en se fixant, forment des types nouveaux.

Le système repris par Hækel a été développé jusque dans ses dernières limites par ce hardi naturaliste.

Il donne, en effet, pour premier ancêtre de tous les êtres vivants, les monères, petits organismes microscopiques qui vivent au sein des mers.

De cette forme initiale, l'homme est arrivé à celle que nous lui voyons en traversant vingt et une formes typiques transitoires.

Dans l'état actuel des choses, ses plus proches voisins sont les anthropoïdes ou singes sans queue : orang, gorille et chimpanzé qui descendraient des singes à queue, lesquels constituent le 19^e degré.

C'est durant la période miocène que les anthropomorphes, atteignant le 20^e degré, seraient devenus des hommes-singes ne possédant pas encore un langage articulé.

Ce n'est, enfin qu'à l'époque quaternaire que l'homme, atteignant le 22^e degré, aurait gagné ses caractères propres qui le distinguent de ses ancêtres.

Peu à peu, subissant les influences du milieu, les types actuels se seraient ainsi constitués avec les différences que nous leur connaissons.

Telle est, dans ses grandes lignes, cette importante théorie qui, bien que fort séduisante, ne répond pas encore comme nous le le désirons à cette question : Où et comment l'homme a-t-il pris naissance ? L'avenir est à la science, elle seule nous le dira peut-être un jour.

Comme les polygénistes, les transformistes en arrivent à admettre plusieurs centres d'apparition, et accordent au milieu une assez grande importance pour attribuer, en partie, à son influence la diversité des types humains que l'on constate sur la terre.

De ces diverses théories sont nées des classifications fort diverses des races humaines. Mais aucune ne nous satisfait complètement, car il n'existe pas de bonne classification, attendu qu'il n'y en a pas dans la nature. Pourtant, nous avons besoin, pour fixer nos idées, de ces groupements plus ou moins logiques que nous appelons classifications.

Actuellement, vous êtes en droit de vous demander à quelle classification il est préférable de s'arrêter ?

Si nous nous plaçons au point de vue exclusivement biologique, nos préférences seraient incontestablement pour une classification basée sur la théorie de l'évolution, de même que, si nous ne devons ne tenir compte que des éléments ethnographiques et surtout linguistiques, nous choisirions une classification basée sur les idiomes.

Mais, comme nous l'avons dit, nos préoccupations sont plus générales et en cela, suivant la voie ouverte par de Quatrefages, nous adopterons une classification ethnologique dans laquelle on a tenu compte également de tous les caractères ethniques énoncés plus haut, pour établir un tableau dans lequel les peuples sont classés par affinités.

Quoi qu'il en soit, si l'on n'est pas encore parvenu à découvrir une patrie commune aux diverses familles humaines, on n'est guère plus avancé en ce qui concerne par exemple le point de départ des races asiatiques et européennes, celles qui nous intéressent le plus.

Si la communauté d'origine des Indo-Européens semble avoir été prouvée par les travaux linguistiques des Bopp, des Max Müller et des Paul Regnaud, aucun fait, aucune observation morphologique n'est venue jusqu'à ce jour confirmer son existence.

La question aryenne est plus à l'ordre du jour que jamais ; d'inombrables travaux de philologie et d'anthropologie ont été écrits pour ou contre l'origine aryenne des Européens.

Les théories les plus étranges ont été émises à ce sujet, mais aucune ne satisfait encore les ethnologues au même degré que les philologues.

Plusieurs anthropologistes ont cherché à découvrir dans les

caractères morphologiques des races de l'Inde, si bien étudiées tout récemment par Risley, des preuves en faveur de l'origine aryenne des Européens, mais les résultats de ces enquêtes ont été négatifs. On ne connaît même pas le type aryen.

Il paraît ressortir de cet état de choses que les Aryens, s'ils ont vraiment existé à l'état de grande nation sur un point de l'Inde que l'on ne connaît pas encore, ont plutôt communiqué à l'Occident leur langue et leur civilisation que leur sang.

Toutes nos langues européennes sont d'origine asiatique. Toutes ont été apportées par les Aryens, les Mongols ; elles témoignent encore, par la richesse de leur vocabulaire, de la grandeur des emprunts que nous avons faits aux civilisations orientales.

Si l'étude comparée des langues a montré que la plupart des idiomes européens ont une origine asiatique de même que le zend et le sanscrit, l'examen des tombeaux préhistoriques ne nous montre-t-il pas tout ce que nos aïeux innommés devaient à l'Asie.

Il serait injuste de ne pas reconnaître tout ce que doivent les nations de l'Europe aux peuples de l'Asie, Aryens ou autres.

Ne leur sont-elles pas redevables, en dehors des principes de la plupart de leurs idiomes, de leurs premières notions d'art et d'industrie, de la domestication des animaux, de l'agriculture, du culte des morts et des premiers sentiments de religiosité ?

N'est-ce pas des régions de l'Oxus et de l'Yaxarte, de la Babylonie et de la Chaldée, de la Perse et de l'Arabie qu'elles viennent ces précieuses acquisitions qui sont en somme la base de la civilisation ?

Comme l'ont fait déjà remarquer, au moyen âge, les géographes arabes, c'est un des faits les plus extraordinaires de l'histoire que tous les grands cultes de l'humanité, sauf le Bouddhisme, ont pris leur origine dans l'Asie occidentale.

En laissant de côté les religions aryenne, le védisme et le polythéisme grec, toutes les autres, c'est-à-dire le mosaïsme, le parsisme, le christianisme et le mahométisme, sont nées dans les régions de l'Ancien Monde, comprises entre les grands déserts, la mer Rouge et la mer Caspienne.

Au reste, toutes ces religions ont eu, dans le principe, une très grande ressemblance de famille et, fait des plus remarquables, c'est qu'elles ont toutes subi l'influence d'un milieu fort analogue : les solitudes de l'Arabie, de la Palestine, de la Chaldée et de la Perse, ont le même caractère d'uniformité grandiose.

C'est en s'éloignant de leur point de départ en se propageant sous les climats les plus différents et en s'accommodant à la manière de penser des peuples les plus dissemblables que les religions, le christianisme en particulier, ont fini par prendre un caractère tout à fait original parmi les cultes de même origine.

Le bouddhisme aussi tenta de pénétrer dans les régions occidentales de l'Asie, ainsi que vers le Nord, mais il ne put s'établir d'une manière définitive que vers l'Orient et le Sud.

Mongols, Chinois, Japonais et Thibétains accueillirent les missionnaires bouddhistes de l'Inde ; s'ils ne comprirent pas leurs doctrines, ils en prirent du moins le nom et en pratiquèrent les cérémonies.

Actuellement, le bouddhisme, mélange de superstitions diverses suivant les peuples qui ont accepté ses rites, règne en Chine, au Japon, au Thibet, en Mongolie, sur les nombreuses tribus des environs du lac Baïkal, et jusqu'en Europe au bord de la mer Caspienne. C'est la religion la plus importante du monde par le nombre de ses sectateurs.

Le christianisme est devenu la religion des peuples policés de l'Europe et du nouveau monde, mais son influence a été presque nulle en Asie.

Quant à la religion mahométane née plus au sud que le judaïsme et le christianisme, elle s'est développée sur une surface de pays considérable.

L'Arabie sa patrie est restée musulmane et la Palestine où naquirent judaïsme et christianisme l'est devenue. Presque toute l'Asie occidentale appartient aux diverses sectes musulmanes.

En Hindoustan, les sectateurs du prophète sont plus puissants et plus nombreux qu'en aucune autre région du globe. Et leur domaine s'étend encore, et gagne chaque jour du terrain dans l'empire chinois et dans l'archipel de la Sonde.

Son développement est également considérable dans toute l'Afrique.

En Europe, elle n'est pratiquée que par les Osmanlis de Turquie, par les Tatars et quelques autres peuples devenus russes.

Elle a été extirpée de l'Europe méridionale par le fer et par le feu, non sans avoir exercé une influence considérable sur la civilisation européenne.

Les Maures d'Espagne furent pendant quelque temps les éducateurs des peuples de l'Occident, et ce n'est pas en vain pour les progrès des sciences et des arts que les armes des croisés se heurtèrent, durant deux siècles, contre celles des Sarrasins.

Vu de haut, le grand drame de l'histoire universelle n'est autre chose qu'une lutte incessante entre l'Europe et l'Asie avec des alternatives diverses.

Le mouvement initial appartient à l'Asie, puisqu'elle envoya les premiers colons. Le retour d'offensive commença pour l'Europe, dès les temps légendaires ainsi que le rappelle le mythe de l'expédition des Argonautes. Rappellerai-je les victoires des libres Athéniens sur les innombrables esclaves de Darius et de Xerxès; la conquête de l'Asie occidentale tout entière par Alexandre qui parvint jusqu'au cœur de l'Asie.

Si Rome à son tour lança sur l'Orient ses armées triomphantes, elle n'en fut pas moins subjuguée par une religion venue de la Palestine. Comme attirée par le continent oriental, elle transporta le centre de son empire sur le Bosphore.

Mais tandis que, au sud, Aryens et Sémites exerçaient une influence morale sur l'Occident, les populations barbares du nord et du centre de l'Asie contribuaient par des migrations en masse à modifier les races et les usages de l'orient de l'Europe. Rappellerai-je à côté de ces invasions de peuples turko-mongoles, celles des Arabes dans tout le bassin de la Méditerranée?

Les traces de ces anciennes migrations ne sont point effacées.

De continent à continent, les flores et les faunes s'entremêlent; de même les populations asiatiques et européennes empiètent mutuellement sur les limites que leur imposa jadis la nature.

Des Tatars, des Kirghiz, des Kalmouks, vivent en Europe aussi

bien que dans leur patrie, et les nations Européennes pénètrent à leur tour dans l'Asie. On sait quelle extension colossale les Russes et les Anglais ont pris, depuis le commencement de ce siècle sur tout le continent asiatique, surtout au nord et au sud. Bientôt on n'y parlera plus que Russe et Anglais.

Jadis initiateurs, les Orientaux représentent maintenant, en face de l'Occident, l'élément barbare.

Le mouvement général de la civilisation s'est porté d'abord d'Orient en Occident, suivant la marche du soleil ; actuellement la vie rayonne de l'Europe sur tout le reste du monde.

Plus de huit cent millions d'êtres humains sont répandus d'une manière fort inégale dans les diverses parties de l'Asie.

Cette population est constituée, nous l'avons dit, d'éléments aussi variés et aussi disparates que possible.

On y trouve, en effet, à côté de la race jaune ou mongolique qui forme le fond de la population de la plus grande surface du territoire, de nombreux représentants de la race blanche et des restes importants de la race noire qui, à une époque déjà ancienne, a dû jouer dans ce pays un rôle ethnique plus considérable qu'on le croit généralement.

Mais je ne veux pas aujourd'hui abuser de votre patience et fatiguer votre attention par ces généralités qui, quoique présentant un intérêt capital, deviennent fastidieuses lorsqu'elles sont ainsi accumulées.

J'espère être plus heureux par la suite, et vous intéresser davantage en vous décrivant les peuples dont les noms sont indiqués dans le tableau que vous avez sous les yeux.

Nous commencerons par les représentants asiatiques de la race noire, par ces Négritos du sud de l'Inde si longtemps méconnus et pourtant si curieux au point de vue général de l'évolution de l'humanité dans la période présente.

Nous étudierons ensuite les Mongols.

L'un des Secrétaires : D^r ETIENNE ROLLET.